

«Alpinisme et botanique»¹ aux XIV^e et XV^e siècles

Parmi les nombreux événements qui ont marqué l'an de grâce et de misère 1492, il en est un, sur notre actuel territoire, qui fut tardivement baptisé «naissance de l'alpinisme». Avant de discuter l'appellation, rappelons brièvement les faits.

Dans le Trièves, à 50 kms au sud de Grenoble, un éperon avancé du Vercors se dresse comme un sphinx géant, à pic et par endroits en surplomb au-dessus de pentes adoucies. En un point la dénivellation entre la cime et le flanc est d'environ 900 mètres. L'altitude ne dépasse pas 2 097 mètres, mais l'effet est saisissant. C'est aujourd'hui le Mont Aiguille, c'était jusqu'au XIV^e siècle le Mont Inaccessible, que personne ne se vantait d'avoir vaincu. Des légendes l'entouraient. Les neiges d'hiver, incandescentes sur le plateau sommital, n'étaient-elles pas le linge étendu par les célestes lavandières?

Le Dauphin, futur Charles VIII, allant batailler en Italie, aperçut cette silhouette en 1490. Il y vit un défi qu'il décida de relever. En 1492, devenu roi, il chargea Antoine de la Ville, lieutenant de Montélimar — homme connu pour sa hardiesse — d'en venir à bout à tout prix. Il fut obéi, non sans préparation. Parti en compagnie d'un prêtre, d'un tailleur de pierres, d'un «escaleur» avec ses échelles, et de quelques autres, il parvint au but le 26 juin 1492. L'exploit est rapporté dans les *Archives de la Chambre des Comptes de Grenoble*². D'en

1 — Ces deux termes sont évidemment anachroniques. *Botanique* apparaît en français au début du XVII^e siècle, *alpinisme* à la fin du XIX^e siècle.

2 — Voir Mauzan Merino Carnevale, *Le Mont Aiguille et son double*, PUF, Grenoble. Et l'article du même auteur dans *Le Livre des Commémorations de 1992*. La presse et la chaîne de télévision FR3 Grenoble se sont fait l'écho de l'événement au moment du cinquième centenaire.

haut le conquérant fit expédier un message au roi, lui disant qu'il resterait, au besoin, en attendant qu'on lui envoie des témoins officiels. Il fut frappé par la beauté de l'alpage isolé qu'il avait découvert en plein printemps des cimes, tout fleuri, peuplé de chamois et de lièvres qui y vivaient en vase clos comme dans un parc naturel. Mais il avoue que le chemin d'accès était «le plus horrible et épouvantable qu'il en ait vu», chemin dont on ignore le tracé, de même qu'on ignore si Antoine eut de nombreux imitateurs. Quoi qu'il en soit, au XVII^e siècle, un éboulement massif effaça toute trace, et le lieu semble avoir été déserté jusqu'en 1834, date où les ascensions se font nombreuses, et par des voies de plus en plus difficiles, jusqu'aux atterissages d'avions (1957) et au ski.

Antoine de la Ville reste bien «le Christophe Colomb» de la cime, et le 500^e anniversaire de son exploit a été dignement fêté avec cors des Alpes, fêtes et escalades par la voie la plus rude dite, en souvenir de Charles VIII, «l'escalier du roi».

C'était certes un première, décidée, exécutée, constatée de la façon la plus officielle, avec la caution des plus hautes autorités. Antoine prit possession du sommet au nom du roi et au nom du clergé qui y fit planter trois croix, évidemment disparues. On songe au geste que, des siècles après, firent les astronautes piquant sur le sol lunaire la bannière étoilée. Mais, bien avant 1492, bien des hommes, en bien des lieux, étaient montés aussi haut, voire plus. Certains y avaient vécu, comme vivent aujourd'hui les habitants de Saint Véran — le plus haut village d'Europe — ceux de Mexico et ceux de plusieurs bourgs de l'Equateur³ juchés à plus de 3 000 mètres. D'autres s'y sont risqués, bergers cherchant une brebis perdue, chasseurs, soldats, marchands, contrebandiers, fuyards. Le 19 septembre 1991, dans le Tyrol, à Similaun, près de la frontière austro-italienne, à 3 210 m d'altitude, un groupe d'Autrichiens aperçut avec stupeur le corps momifié d'un homme, un *homo sapiens* assez semblable à l'un de nous. On retrouva plus tard sa gibecière de cuir, un petit carquois et des flèches de pierre. Victime probable d'une avalanche, il avait été libéré par le recul des glaces, suite de trois étés torrides et d'hivers cléments. Les moyens de datation modernes ont permis de fixer l'accident à un peu plus de 5 300 ans de distance⁴. Une prune sauvage confite dans son sac précise qu'on était en automne. La momie est actuellement traitée dans une chambre froide où elle sera étudiée pendant trois ans, en Autriche, avant de regagner ce que les cartes ont déterminé comme sa patrie posthume, l'Italie.

3 — Le plus haut bourg de l'Equateur se situe à 3 800 mètres d'altitude.

4 — Renseignements empruntés à la revue *Sciences et Avenir* et à la presse italienne.

Plus près de nous, les armées d'invasion ont franchi les cols, telle celle d'Hannibal, dont un monument rappelle le passage au Petit Saint-Bernard.

Mais, pour nous en tenir au Moyen Age, plusieurs ascensions ont laissé des traces écrites, parfois brèves. Gervais de Tilbury cite celle du Grand Veymont, proche du Mont Aiguille, un peu plus haut mais moins redoutable (2 346 m). Les faits se seraient produits en 1211⁵.

Restent trois témoignages directs et détaillés : le Ventoux avec Pétrarque (1336), le Mont de la Sibylle dans les Apennins centraux pour Antoine de la Sale en 1420, le Mont Aiguille, en 1492.

La première ascension est de beaucoup la plus connue, grâce à la gloire de l'auteur. Pétrarque était accompagné de son frère et de deux valets. L'altitude du Ventoux n'est que de 1 912 mètres, mais il a fière allure, visible de fort loin et paraissant, lui aussi, inaccessible. Les bergers qui menaient leurs troupeaux sur ses pentes le disaient maudit — mers et monts le furent —. C'est cette mauvaise réputation qui poussa les deux frères à aller voir de près ce qui se passait là — haut. Le poète ne semble pas avoir agi en « sportif » convaincu, pas même en bon observateur. Il ne décrit pas les paysages qu'il traverse. Il était, à ses dires, « trop préoccupé par des intérêts... qui le plongeaient dans l'incertitude et l'embarras ». Cependant, au détour d'un sentier, il note :

Les Pyrénées... ne se voient pas de là, et je ne crois pas que quelque obstacle s'interpose. C'est seulement que notre vue est trop courte. A droite, très nettement, se découpaient les montagnes de la Lyonnaise, à gauche c'était la mer qui baigne Marseille et celle qui bat les remparts d'Aigues-Mortes, dont me séparaient quelques jours de marche ; le Rhône lui-même était devant nos yeux. Comme je prenais plaisir à détailler ce spectacle, tantôt songeant aux choses terrestres, tantôt, comme je l'avais fait avec mon corps, élevant mon âme vers les sommets, je crus bon de jeter un regard sur *Les Confessions* de Saint Augustin⁶.

Pour la précision et le pittoresque, on peut regretter que les lectures pieuses et les méditations spirituelles⁷ aient oblitéré le spectacle, mais il faut reconnaître que nous avons ici un témoignage de cette exalta-

5 — Je n'ai pu retrouver le texte de Gervais de Tilbury contenant cette allusion.

6 — Montebello Denis, *L'Ascension du Mont Ventoux*, traduction du texte latin emprunté aux *Lettres Familiales de Pétrarque*, Ed. Séquences, Avignon 1990. Barruol Joseph et al., *Le Mont Ventoux*, Ed. Boumian, Monaco. La Revue avignonnaise *Cahiers du Mont Ventoux*, BP 24, Malau-cène (84) a plusieurs fois évoqué Pétrarque.

7 — Il avait emporté comme viatique *Les Confessions* et *La Cité de Dieu* de Saint-Augustin.

tion intime que font naître l'effort et la légèreté de l'air. Le jeune frère qui, semble-t-il, marchait en tête, devait partager ces préoccupations, puisqu'il fut hanté par le désir d'entrer chez les Chartreux — ce qu'il fit d'ailleurs. Le chemin suivi dut ouvrir une variante à celui qui, plus bas, sur le flanc sud, menait les voyageurs italiens vers la papauté d'Avignon, vers les universités et les foires de l'Europe du Nord.

Moins illustre, mais beaucoup plus précis et détaillé, le récit d'Antoine de la Sale donne vraiment à voir la montagne, les moyens d'accès, les traits originaux. Rappelons rapidement qui était l'auteur et dans quelles circonstances il a accompli, puis conté son voyage.

Antoine de la Sale est surtout connu pour *Le Petit Jean de Saintré*, une indiscutable et tardive réussite romanesque, qu'il composa après sa soixante dixième année. Mais sa vie est des plus riches. Fils bâtard de Bertrand de la Sale, une sorte de condottière au service du Pape, puis de la Maison d'Anjou, il était né en 1385, cinq ans avant la mort de son père au cours d'un combat. Dès l'âge de quatorze ans, l'enfant est au service de la famille d'Anjou, on le signale en 1406, à Messine, puis au Maroc, souvent et surtout en Italie où il attend d'avoir cinquante quatre ans pour épouser une Napolitaine de quinze ans, liée aux Bourbons. Cette sorte d'aventurier n'a rien d'un écrivain précoce, et le souci du bien dire ne le tourmente pas. Il dédie ses œuvres à ceux qu'il a suivis, voire formés : Jean de Luxembourg pour *Jean de Saintré*, et Jean de Calabre, qui se voulait aussi de Sicile, pour le texte qui nous retiendra, *Le Paradis de la Reine Sibylle*, une partie d'un ensemble hétéroclite et ambitieux baptisé *La Salade*⁸, connu en 1440. Comme le nom l'indique, c'est un mélange de souvenirs vécus et d'exposés didactiques, qui ne visent à rien de moins qu'à décrire le monde, terre, éden et enfer. Le plan initial se veut organisé, le résultat l'est moins. Le réel y est utilisé en fonction des intentions didactiques et dans le désordre chronologique. Prétendant décrire, sinon le domaine de Satan, au moins ses approches, Antoine fait appel dans le *Livre III*, pour un Paradis pervers, aux images d'un voyage en montagne fait en 1420, et à d'autres, d'une navigation difficile datant de 1407 pour le *Livre IV*. La rédaction de l'ensemble est très postérieure. Le récit plus ancien en fait, même s'il suit dans l'exposé, évoque les *Iles Lipari* où la tradition situait un des soupiraux de l'enfer. Parti en 1406 avec un groupe de chevaliers et d'écuyers, Antoine s'est

8 — Desonay Francis, *Œuvres complètes d'Antoine de la Sale*, t. I, « La Salade », t. II : « Le Paradis de la Reine Sibylle » ; t. IV : « L'Excursion aux Iles Lipari », Genève, Droz, 1935 (l'édition donne trois versions très proches, selon deux mass. et l'édition princeps peut-être faite d'après un manuscrit perdu).

embarqué à Messine en direction de la Sicile dans le bateau de deux marchands catalans. Pris par une subite fortune de mer, l'équipage est poussé vers les Iles. Les hommes aperçoivent de loin «les extraordinaires panaches de fumée rouge, noire, verte, jaune et de toutes couleurs» qui, du Stromboli, «semblent monter jusqu'au ciel». Bien qu'un petit havre puisse les abriter ils ne s'attardent pas, sachant qu'on ne peut monter au volcan, à cause du sol mou et chaud, à cause aussi des «pierres brûlantes qui jaillissent du puits et tombent jusque dans la mer». Ils font donc relâche à Vulcano, qui possède un bon port où les nefs s'amarrent à un piton dénudé. Ils sont, selon l'auteur, «au pied d'une très haute montagne», — seulement un peu plus de 500 mètres — creusée au sommet «comme de la pâte à pain», et d'où sortent des fumeroles avec un bruit de tonnerre. Mais le volcan sommeille, et c'est là que s'éveille un obscur besoin de gravir les flancs. L'appel des hauteurs est alors si peu courant qu'il semble contre nature, et Antoine s'en explique : il était mû «par l'inconscience de la jeunesse». Il grimpe, suivi de quelques gentilshommes, en pourpoint et portant l'épée. Une tempête les oblige à abandonner leurs armes et à descendre en hâte. L'alerte passée, ils repartent d'un bon pied, retrouvent les épées, arrivent au bord de l'excavation, observent quatre puits actifs. Le récit se termine par la rencontre d'un batelier géant et solitaire qui se dit représentant d'un gouverneur qui passait pour mort. On frôle le satanique. Cependant l'élan qui a poussé Antoine à escalader le Vulcano n'est pas sans lien avec le mobile invoqué par certains alpinistes. L'un d'eux, à qui on demandait pourquoi il voulait vaincre une montagne, a en effet répondu : «Parce qu'elle était là».

En 1420, Antoine est moins impulsif, et son voyage dans les Apennins obéit à de tout autres raisons. S'il prétend, vingt ans après, n'en faire le récit que «pour rire et passer le temps»⁹, il s'attache surtout à «démystifier», — ou démythifier une légende, et cela non sans ambiguïté. Il s'en va donc sur place, dans les Monts dits encore aujourd'hui Sibyllins, observer, entre autres, l'entrée, dans une grotte élevée, d'un lieu de prétendues délices périlleuses qui, dit-on fait oublier le salut de l'âme aux imprudents que séduit «la reine Sibylle». C'est une des variantes d'un thème folklorique assez répandu, dont la version la plus connue aujourd'hui est *Tannhäuser*, repris par Wagner comme d'autres thèmes médiévaux¹⁰. Le narrateur distingue nettement ce qu'il affirme avoir vu et ce que racontent les gens du pays. Pour les

9 — La formule est reprise dans les mêmes termes au début et près de la fin, où l'auteur ajoute qu'il a voulu démontrer le contraire de ce qu'il a raconté.

10 — Voir F. Mora-Lebrun, *op. cit.*, pp. 81-128.

récits de seconde main, il multiplie les termes dubitatifs, les modalisants comme *sembler*, *croire*, *prétendre*, le tour «les gens disent», et même les affirmations de scepticisme du type «je n'en crois rien», c'est faux, c'est une erreur, «ce ne sont que des choses controuvées par l'ancien parler». Cette critique systématique, parfois appuyée sur les textes chrétiens, souvent inspirée par la logique, n'empêche pas une certaine complaisance à l'égard de ce qu'il veut moquer. Cette équivoque s'accroît lorsqu'il rapporte les paroles d'un prêtre crédule, qui passe pour fou, mais qui cependant, en dehors de ses crises, maintient son témoignage — qui est peut-être la trace d'un rêve !

A peu près tous les conteurs qui narrent la même histoire, avec nombre de variantes, ont la même attitude où le doute, voire l'ironie à l'égard des naïfs, se nuancent du plaisir d'entrer, par la bande, dans un autre monde lumineux comme le paradis et périlleux comme l'enfer. Mais nous nous en tiendrons à la description vraisemblable des sites, aux charmes et aux obstacles rencontrés.

L'expédition s'est faite dans la province de Spolète — aujourd'hui dépendant de Pérouse — et sur le territoire de la cité de Norcie, qui a longtemps gardé la réputation d'un centre de sorcellerie. Commencée le 18 mai 1420, elle comporte deux étapes, inégalement décrites, mais toutes deux accompagnées de dessins «géographiques» schématisant deux montagnes voisines, la plus haute dite du *Lac de la Sibylle*, ou du *Pilate* selon les traditions mêlées, la seconde à proprement parler *de la Sibylle*, avec la grotte mystérieuse. Malgré la précision du schéma il n'est pas sûr que le conteur ait vraiment gravi la première, la plus haute, aujourd'hui le Mont Vettore (2 478 m), et il ne le dit pas nettement. Il note que du sommet toujours enneigé «on voit nettement la mer de Rome et celle de Venise», il signale l'aridité du sol, mais il ne dit rien des voies d'accès, ne s'attardant qu'au lac (dit plus tard des Nécromants), et à la petite île rocheuse, jadis entourée de murs, surveillée par les gens de la région qui redoutent les tempêtes déchaînées, dit-on, lorsqu'on s'y livre à des pratiques diaboliques. Le seul trait qui milite en faveur de l'observation directe est la comparaison du périmètre du lac avec celui de la ville de Moulins, mais c'était là un type courant d'estimations¹¹. Au contraire, Antoine de la Sale en compagnie du guide et médecin Jean de Sore, est certainement arrivé en personne au sommet du Mont de la Sibylle, un peu moins haut (2 334 m), séparé du premier par la rivière de l'Asse, (*Gola del Infernaccio*). Il est parti d'un bourg fortifié, *Montemonaco*, dont il donne

11 — Voir *Le Livre du Cuer d'Amours espris*, du Roi René, où la tour du Château d'Anjou est utilisé comme repère dans l'Île d'Amours.

et traduit le nom, et qui se situe à neuf milles de la cime ; il est passé par le village de *Colino*. Il a été frappé par le contraste entre la moitié du trajet, à la terre maigre et pierreuse, et la seconde faite de près :

Les plus beaux et plaisans que a peine pourrait on deviser ;
car tant y sont les herbes et fleurs de toutes couleurs et estranges
manieres, qui sont si odorans que c'est un tresgrant
plaisir¹².

Tous ceux qui découvrent les alpages en leur plus belle saison comprennent cet éblouissement. Mais je ne connais guère de voyageurs anciens qui se soient attachés à décrire et à représenter deux espèces florales particulièrement rares et singulières. Or il signale un *polliot*, mot qui alors désignait, non pas exclusivement une menthe, mais toutes les plantes odorantes, menthe, thym, etc. Il en examine les feuilles — larges comme l'ongle d'un pouce — et la fleur, trois fois grosse comme la violette de janvier, dite sur place *pollibastro*¹³, et utilisée séchée comme épice.

Il serait impossible de tenter une détermination, n'était le dessin, dont les corolles groupées évoquent la *raiponce chevelue* (*Phyteuma comosum*), une espèce rare qu'on rencontre dans les Apennins et le Tyrol. En revanche, les feuilles composées de folioles ne sont pas conformes au type¹⁴. L'autre « herbe », dite *centefeuilles* est une plante des rochers à la souche en rosette :

Du milieu saut une fleur très finement azurée, de la façon
d'une campanette carrée ; et a dedens un fleuret qui sault ainsi
que pourtrait est, mais semble estre tout d'or qui ne fut oncques
bruny. Et tout entour... sont les cent feuilles... Oncques
n'en trouvai ne plus ne moins de cent. Les gens du pays disent
que elle a maintes vertuz.

On peut hésiter sur la variété de campanule ainsi découverte. Il en existe une qui est quasi endémique de la région, et dont les tiges sortent d'un bouquet de feuilles radicales¹⁵. Mais son fleuret (son style)

12 — Desonay F., *op. cit.*, p. 73.

13 — Antoine de la Sale est soucieux d'indiquer les noms locaux, aujourd'hui oubliés. *Polieul*, *pouliet*... et nombreuses variantes, lat. *pulegium*, herbe aux puces. Désigne des plantes passant pour éloigner les insectes.

14 — Les feuilles représentées sont rondes ou cordiformes et dentées, dans les flores actuelles ; je connais la plante en question.

15 — Voir *Nuova Fiora Analitica d'Italia*, Adriano Fiori, Firenze 1925-1929, rééd. 1974, t. II, p. 549.

La campanalucée à feuilles en rosettes spécifiques des Apennins et signalée aux Monts de la Sibylle où elle fleurit dès mai porte le nom d'*Hedraianthus graminifolius*. La campanule du Mont *Genis*, beaucoup moins rare, n'a pas non plus le style saillant mais croît aussi dès le printemps à plus 2 000 m.

n'est pas saillant. Plusieurs autres peuvent convenir. Je ne connais aucun autre cas de description proche de la «botanique», à une époque où n'existaient ni taximonie, ni vocabulaire spécialisé.

Des dons comparables d'attention quasi scientifique se révèlent dans la comparaison des deux chemins montants. N'oublions pas que le mont était souvent visité, mais je ne sache pas qu'un autre curieux se soit penché sur la flore des rochers, encore moins qu'il ait remarqué les espèces rares. Voici les itinéraires possibles :

Ceslui a senestre est assez plus brief que l'autre, et pour ce j'en descendiz ; mais il est assez plus travaillant au monter, car il est trezroidez et pierreux, et n'y pourroit monter cheval nul. En ce chemin a deux tresbelles et bonnes fontaines, froides a merveilles... L'autre chemin, a dextre, est assez plus long, mais est beaucoup plus aisié, car il prend beaucoup de tours et pourroit on bien aller a cheval, combien que encores aux chevaux est il moult penible ; et pour ce je y montay a pié, et fis mener mes chevaux en main. Par ce chemin ne treuve l'en point d'eaue¹⁶.

On arrive à ce qu'on appelle «la couronne du mont» et, à deux milles, on atteint l'entrée de la grotte. Par grand vent on serait en grand danger. Et sans vent il fait encore «grand hideur» à voir la vallée :

si treshideuse de roideur et de parfondeur que c'est forte chose à croire.

On laisse les chevaux à une «petite placette» herbue. La couronne est «un rocher entaillé tout autour, à la hauteur d'au moins trois lances, droit comme un mur» sauf deux entailles qui servent d'entrées. La meilleure suffit à mettre au cœur, «paour pour nulle doubte mortelle» surtout à la descente, où le pied peut manquer. Au bas, d'énormes rochers peuvent former des avalanches. Mais il y a aussi des places larges où on fauche les foins qu'on laisse rouler en bas «en grandes liasses faites comme bourrés de corde». Pour pénétrer dans la grotte, il faut contourner un gros bloc, se baisser beaucoup et marcher à «quatre pieds». On arrive dans une salle à laquelle un pertuis rond donne un peu de jour, et on peut s'asseoir sur des sièges entaillés. Antoine ne peut en dire plus, il n'est pas allé plus loin et désormais se contente de rapporter des on-dit qu'il récuse tout en s'en délectant. Dernier trait de scepticisme : lorsqu'on entend un cri comme celui d'un paon ses compagnons pensent qu'il s'agit d'une voix de la Sibylle, lui des hennissements de ses chevaux laissés plus bas. La

16 — Desonay F., *op. cit.*, pp. 74-75.

partie à la fois personnelle et objective est achevée. Tout a été vu, les particularités de la flore, les caractères au sol, des voies, des eaux, des rocs dressés, les dimensions et même les usages. Sur certains points — la plupart — le narrateur a pu tout observer, y compris les deux «herbes» qui fleurissent en juin et peuvent être déjà écloses en fin mai. Sur quelques autres il a fait une enquête : les foin ne peuvent être mûrs à cette altitude, mais les particularités des «boules» roulées, encore en usage dans les montagnes, ont dû lui être signalées, à moins que les meules anciennes n'en portent la trace.

Des trois «alpinistes» avant la lettre, Pétrarque, Antoine de la Sale, Antoine de la Ville, le second dans le temps est celui dont le but était le plus éloigné de l'alpinisme, au sens moderne. C'est pourtant celui qui a le mieux observé et su communiquer ses impressions, ce qui prouve qu'un esprit attentif peut, sans formation, sans lexique technique, sans intention même, agir d'une façon «scientifique» et contribuer à l'ethnologie. C'est lui aussi qui, dans la suite de son récit, a su le mieux traduire cette crainte, faite de vertige, de fatigue, de dépaysement, qui a été la base de la «terreur» des monts, souvent divinisés¹⁷ ou peuplés de visions fantastiques. Il faut dire que le *Mont de la Sibylle* se prête au merveilleux puisqu'il unit les angoissants prestiges des hauteurs qui touchent aux cieux et des grottes souterraines qui mènent au «centre de la terre». Il n'est pas étonnant qu'avant comme après lui beaucoup de gens se soient risqués sur ces pentes, que des bribes de légendes grecques, latines, germaniques, peut-être celtiques aient hanté les esprits, y compris ceux des médiévises. Gaston Paris et Pio Roja, en 1897, ont donné l'exemple, d'autres ont suivi, dont en août 1982 Francine Mora-Lebrun, qui rédigeait une traduction du texte assortie d'un intéressant choix de documents sur le même thème¹⁸. Malheureusement son voyage s'est fait en août, trop tard pour les fleurs printanières, et au sein d'un épais brouillard, dont la fréquence ajoute encore aux troubles secrets de la région.

Deux ans avant sa visite, en 1980, la presse italienne s'est emparée d'un fait divers en lui-même tristement banal : deux jeunes femmes,

17 — Ainsi le Mont Bego, dans les Alpes Maritimes, celui dont les gravures rupestres ont intrigué touristes et spécialistes, porte un nom pré-indoeuropéen signifiant dieu (Le Mont dieu : Dieu se dit *Bog* en Russe). Les puissances des montagnes sont senties à la fois comme maléfiques et bénéfiques ; on s'effraie à les voir, on peut s'égarer en les bravant, nuages et tempêtes en viennent, mais elles fascinent et les rivières en naissent.

18 — Quelques récits sont antérieurs au nôtre, comme *Reductionium Morale* de Bressuire (trad. F. Mora-Lebrun, *op. cit.*, pp. 105-106) et le récit *Guerino dit Le Meschino*, d'Andrea De Barbarino (pp. 82-103). Les autres, à peu près contemporains de celui d'Antoine de la Sale, ou postérieurs, sont presque tous sceptiques, à l'exception de *La Chanson de Tannhäuser*, vulgate germanique du XVI^e siècle, de ton neutre.

Jeannette May Rotschild et Gabrielle Guérin, ont disparu en montagne, sans qu'on en retrouve trace. Chaque année le fait se reproduit ; peut-être, comme pour le chasseur de l'âge de bronze, certains reparaîtront-ils dans quelques millénaires ! Mais cette fois l'événement s'est produit dans les Monti Sibillini, et peut-être quelque rêveur les a-t-il imaginées prisonnières de la reine, jalouse de voir des femmes dans son domaine ? La civilisation des loisirs a-t-elle complètement exorcisé, apprivoisé la montagne et la mer —, antiques divinités naturelles ?

Alice PLANCHE